

# Festival Asia 2013 / Carnet de bord

*Par Erick Fearson*

Comme chaque année, me voici de retour au Festival du Cinéma Asiatique de Deauville pour sa quinzième édition. Sans plus attendre je décortique la sélection pour me faire mon programme. En effet, il est mathématiquement impossible d'assister à toutes les projections. Des choix doivent être fait. A ma grande déception, je m'aperçois cette année que le Lotus « Action Asia » a disparu du festival ! C'est d'autant plus dommage que c'est surtout dans cette catégorie que les festivaliers avides de films fantastiques trouvaient leur bonheur. Ce qui me permet de faire la transition avec la deuxième déception du festival : J'ai beau relire le programme et le retourner dans tous les sens, je ne vois nulle trace de film fantastique. Rien de rien ! Il faut se rendre à la triste évidence : il n'y a pas de films fantastique en compétition ou hors compétition cette année ! Malgré tout, il est hors de question que je boude mon plaisir. Direction les salles obscures sans plus tarder. Moteur... Action !

## **Mai Ratima de Yoo JI-TAE (En compétition)**

*Synopsis : Sans emploi et sans avenir, Soo-young vient en aide à Mai Ratima, une jeune femme d'origine thaïlandaise abandonnée à son triste sort. Venue en Corée pour un mariage arrangé, elle est devenue peu à peu le souffre-douleur de sa famille d'accueil. Mai et Soo-young tombent amoureux l'un de l'autre et trouvent refuge à Séoul. Leur bonheur vole en éclats le jour où la séduisante Young-jin jette son dévolu sur Soo-young...*

Sur fond d'histoire d'amour, un film sur la condition et la difficulté d'être immigré. L'acteur Coréen Yoo JI-TAE (« Old Boy ») signe ici un premier long-métrage plutôt réussi, avec quelques originalités dans la réalisation. Une mention spéciale pour l'interprétation touchante de la jolie comédienne Park Ji-Soo qui joue le rôle de Mai Ratima. Ce film a de grande chance de remporter un prix si ce n'est LE prix du festival.

(Note : le film n'obtiendra pas le grand prix mais le Lotus du jury)

### **Four Stations de Boonsong Nakphoo (En compétition)**

*Synopsis : Des personnes en bas de l'échelle sociale vivent le long de la voie ferrée dans quatre régions différentes de la Thaïlande et se battent pour survivre. Au Nord, Tu Pu, un vieux moine, essaye tant bien que mal d'enseigner la sagesse et la maîtrise de soi aux jeunes novices. Au Centre, Too, un travailleur venu de Birmanie doit quitter son travail dans une ferme afin de retrouver sa femme et empêcher son retour prématuré dans leur pays d'origine. Au Nord-Est, Boonkong, un orphelin, fait de son mieux pour gagner la confiance de sa tante et de son mari. Au Sud, Chuan et Klaew qui vivaient en bon voisinage depuis des années ne peuvent plus se supporter.*

Quatre histoires, quatre tranches de vie... Un film long, très long, quatre fois trop long ! Un film soporifique avec des plans qui durent une éternité où il ne se passe jamais rien. Même en tentant de lire entre les lignes on n'en voit ni la fin ni le fond. Suivant !

### **Songlap de Effendee Mazlan & Fariza Azlina Isahak (En compétition)**

*Synopsis : Les frères Am et Ad essayent de s'en sortir dans l'immense métropole de Kuala Lumpur. Ils travaillent pour le compte d'un gang spécialisé dans le trafic de nouveau-nés et sont chargés de présenter à de riches parents d'adoption leur nouvelle progéniture. Les mères biologiques de ces nourrissons sont toutes des prostituées que les frères relocalisent dans les bordels de la capitale Malaisienne. Am n'a pas vraiment d'état d'âmes, alors que son frère cadet Ad aspire à une vie plus rangée.*

Entre misère sociale et trafic d'enfants, cet œuvre dont le rythme est plutôt bien soutenu est porté par de bons acteurs. Malheureusement, il ne décrochera aucun prix.

### **The weight de Jeon Kyu-Hwan (En compétition)**

*Synopsis : Né bossu et élevé dans un orphelinat, Jung travaille dans une morgue et doit prendre de nombreux médicaments afin de soulager les douleurs liées à sa tuberculose et*

*son arthrite. Malgré son état, laver et habiller les morts lui semblent une occupation noble et même belle. Pour lui, son quotidien à la morgue est à la fois une réalité mais aussi un rêve lorsque les défunts prennent vie et deviennent ses modèles et ses amis dans ses peintures, son unique plaisir sur terre. Croulant sous le poids de la vie et de la mort des corps morts auxquels il doit faire face chaque jour, Jung doit supporter la douleur et la soif tel un chameau traversant un désert aride en silence.*

Un film étrange au rythme lancinant et à l'atmosphère morbide omniprésente. Entre nudité permanente, nécrophilie, rapport presque incestueux, transsexualité et « freaks », ce long-métrage, qui est la cinquième œuvre de Jeon Kyu-Hwan, ne tombe ni dans la facilité, ni dans la vulgarité, ni dans le racolage et délivre bizarrement quelques moments de poésie. Le réalisateur semble poser la question de ce qu'est la normalité. Il montre que l'anormalité est un lourd fardeau à porter dans une société « normalisée ». Il montre que les « parias » de la société sont condamnés à porter ce poids jusqu'à leur dernier souffle. Le héros de cette histoire, ce « bossu de Notre-Dame » des temps modernes se révèle touchant dans sa solitude. Une œuvre noire à voir dont l'issue est dramatique et qui suscite néanmoins son lot de questionnements. Malgré d'indéniables qualités, ce long-métrage n'emportera pas l'adhésion du jury.

### **The Land of Hope de Sono Sion (hors compétition)**

*Synopsis : Un tremblement de terre frappe le Japon, entraînant l'explosion d'une centrale nucléaire. Dans un village proche de la catastrophe, les autorités tracent un périmètre de sécurité avec une bande jaune qui coupe en deux la localité. Une sorte de ligne de démarcation absurde, entre danger bien réel et sécurité toute théorique. Au sein de la famille Ono, les parents, âgés, choisissent de rester. Leur fils et son épouse acceptent d'être évacués pour fuir la radioactivité...*

Sono Sion, le cinéaste et poète de la contre-culture Japonaise, l'artiste anarchiste et rebelle que je considère un peu comme le Alexandro Jodorowsky nippon, nous livre ici une œuvre puissante. Un long-métrage que les aficionados du réalisateur pourraient trouver trop conventionnel tant Sono Sion nous avait habitué à des œuvres autrement plus débridées et déjantées ! Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un œil sur « Cold Fish » qui avait remporté

en 2011 le prix de la critique à ce même festival (lien : <http://www.maison-hantee.com/files/deauvilleasia2011/deauvilleasia2011.pdf>). Mais il serait stupide ici de comparer « The land of Hope » aux précédents films du réalisateur Japonais. Aucun litre d'hémoglobine, pas de cadavres victimes de la catastrophe, ni même d'effets spéciaux à trois millions de \$... Rien de tout ça ici et c'est tant mieux. Sono Sion a choisi cette fois la sobriété, ce qui rend d'autant plus fort le propos du film. Autant le dire de suite : ce film est **LE** film du festival. Celui qui surclasse tous les autres !

Il y a quelques décennies on aurait rangé ce film dans la catégorie « science-fiction » ou plus précisément on l'aurait vu comme un film d'anticipation apocalyptique. Apocalyptique il l'est. Seulement, il ne s'agit plus là d'un film de science-fiction. Aussi effrayant que soit ce long-métrage, il est bien question aujourd'hui d'une triste et terrible réalité. C'est bien ce qui donne toute sa force à « Land of Hope ».

Bouleversant ! C'est le qualificatif qui résume à lui seul l'œuvre habitée d'une tragique poésie du réalisateur Japonais Sono Sion. Ce film poignant de bout en bout nous montre le quotidien post apocalyptique d'une population perdue et sacrifiée. Une population atomisée, bouleversée et déchirée suite à une catastrophe nucléaire sans égale. On ne peut s'empêcher évidemment de faire le parallèle avec l'incommensurable catastrophe de Fukushima survenu le 11 mars 2011. Un film choc, un film coup de poing plus réel et bien plus terrible que la fiction. Et cette terrifiante réalité nucléaire qui pourrait être la notre demain, qui sera la notre ai-je envie de dire, a un goût bien amer. Car c'est bien de cela dont il s'agit. A travers les protagonistes du film, le réalisateur nous invite à nous poser quelques questions cruciales face à une telle catastrophe : En notre âme et conscience, que ferions-nous si demain une centrale nucléaire explosait sur notre territoire ? Comment faire face à un ennemi monstrueux invisible et insidieux présent en permanence ? Que faire, face à un ennemi qui ronge chaque cellule de notre corps et qui nous condamne lentement mais sûrement dans une lente agonie à une mort certaine ? Où fuir quand cet ennemi est partout où que nous allions ? En l'absence d'échappatoire, les alternatives ne sont pas nombreuses : si on exclue le geste fatal d'en finir, il nous faudrait vivre dans une angoissante et terrifiante attente, avec au-dessus de nos têtes, l'épée de Damoclès. Sachant cela, comment dans ce cas ne pas sombrer dans une folie sans espoir de retour ? L'œuvre de Sono Sion nous invite à penser que ce terrible constat ne doit pas nous pousser au désespoir. Bien au contraire, c'est l'occasion de donner un sens à notre destin et de l'assumer comme le fait chaque Japonais aujourd'hui. En dépit du drame quotidien provoqué par la centrale de Fukushima et qui perdure depuis deux ans maintenant, ce long-métrage nous pousse à vivre malgré tout. A travers un cri de rage et de désespoir

Sono Sion nous montre avec « The land of hope » (Terre d'espoir) qu'il peut, qu'il doit exister de l'espoir : « *Selon les spectateurs, le dénouement semble désespérée ou, au contraire, permet une lueur d'espoir. Mais si chacun y met un peu du sien, il est possible que l'espoir revienne.* »

Un film d'utilité publique à voir absolument, en gardant à l'esprit que demain vous pourriez être à la place du peuple Japonais bien plus rapidement que vous ne le pensez.

La bande-annonce : [http://www.youtube.com/watch?v=stmu8BUGF\\_4](http://www.youtube.com/watch?v=stmu8BUGF_4)

### **Les cendres du temps de Wong Kar Wai (Hommage)**

Synopsis : *Un homme seul dans le désert tient une taverne et manipule ses clients. On vient le voir quand on cherche à tuer par vengeance. Il n'a aucun ami, sauf un guerrier solitaire. Ils aiment la même femme, mais ne le savent pas.*

Une histoire d'amour et de mort... Un véritable ballet flamboyant qui nous emmène dans un tourbillon métaphorique...Une œuvre esthétique où chaque scène est un tableau lyrique et poétique. Le grand Wong Kar Wai nous montre une fois de plus qu'il est un cinéaste de talent.

### **The last super de Lu Chuan (En compétition)**

Synopsis : *Yu est un jeune noble à la fois beau, téméraire et charismatique. À la tête de l'armée la plus puissante de l'époque, il est le chef de file de la révolte menée contre la cruelle dynastie Qin. Yu décèle un fort potentiel en Liu, un paysan, à qui il confie le commandement d'une troupe de 5 000 soldats. En pénétrant seul dans la capitale de Qin, ravageant tout sur son passage, Liu rompt un accord qu'il avait passé avec Yu. La dynastie Qin s'écroule et Yu prend le contrôle de l'Empire. Soupçonnant Liu de trahison, les conseillers de l'Empereur organisent un complot visant à assassiner Liu lors d'un grand banquet...*

Une fresque historique et épique où il est question de guerre, d'arrivisme, de rivalités ... et de

trahisons. Où il est aussi question d'un paysan devenu empereur, qui reste hanté par les fantômes de ses trahisons... Décors extraordinaires, costumes somptueux, photographie magnifique, maîtrise de la caméra en tout points... Tout est réuni pour délivrer une œuvre magistrale. Et pourtant la sauce ne prend pas. Un scénario et une réalisation confuse, des longueurs et une absence de rythme trop flagrante finissent par achever ce qui aurait pu être un film réussi. Lu Chuan ne réussit pas à créer l'émotion et à emporter l'adhésion autant qu'il l'avait fait avec son dernier chef-d'œuvre « City of life and death », œuvre magistrale sortie en 2009 et présentée à ce même festival.

### **The Grandmaster de Wong Kar Wai (Hommage)**

*Synopsis : Ip Man voue une passion absolue au Wing-Chun - le kung-fu chinois - et fréquente le Pavillon d'Or, un élégant bordel où se retrouvent les maîtres de kung-fu de la ville de Foshan. En 1936, la Chine est au bord de la guerre civile et les Japonais ont envahi les provinces du nord-est. Le Grand-maître Gong Baosen, à la tête de la communauté des arts martiaux du Nord, débarque à Foshan. Il y a été convié par les maîtres du Sud qui ont organisé sa cérémonie d'adieux au Pavillon d'Or. Gong Er, la fille de Gong, qui est la seule à maîtriser la figure mortelle de son père - le fameux «64 mains» - arrive également à Foshan. C'est là qu'elle fait la connaissance d'Ip Man...*

L'événement du festival ! La projection en avant-première et en sa présence du dernier film de Wong Kar Wai. Après les deux opus de Wilson Yip, c'est au tour de Wong Kar Wai de s'attaquer à la vie du légendaire Ip Man, grand maître de Kung-Fu Wing Chun et accessoirement professeur de Bruce Lee. Dans le rôle-titre, on retrouve Tony Leung, l'acteur fétiche de W. K. Wai et inoubliable interprète du chef-d'œuvre « In the mood for love » et « 2046 », œuvres majeures du réalisateur de « The Grandmaster ». Il y a d'ailleurs un peu de « In the mood for love » dans ce film quand est exprimé la nostalgie d'une époque révolue et d'un amour passé.

Malgré que la vie de Ip Man soit ici très romancée, Wong Kar Wai révèle une fois de plus son talent de cinéaste à travers cette œuvre esthétiquement superbe et portée par une mise en scène sublime. Les chorégraphies des combats d'arts martiaux sont un régal. Il suffit pour s'en convaincre d'apprécier comme il se doit le combat d'ouverture sous une pluie battante, ou encore la scène de duel entre Ip Man et la jolie Gong Er (Zhang Ziyi). Du grand art ! On

regrettera toutefois un scénario un peu confus par moment, et surtout le manque d'approfondissement de certains personnages comme la femme d'Ip Man ou encore le personnage de La Lame, où je me questionne encore sur la raison de sa présence. A noter aussi quelques incohérences difficile à avaler, comme des cerisiers en fleurs en plein hiver ou encore ce train qui doit comporter au moins 1000 wagons et qui, par conséquent, n'en fini pas de passer en gare. Ce n'est certes, pas le meilleur film de Wong Kar Wai, loin s'en faut, mais il se regarde sans déplaisir.

### **Dragon Gate : la légende des sabres volants de Tsui Hark (Hors compétition)**

*Synopsis : Perdue en plein désert, l'Auberge du Dragon est devenue le repaire de voleurs depuis que la rumeur en a fait un lieu incontournable pour bandits et aventuriers en tout genre : elle serait bâtie sur une ancienne cité recouverte par le sable et cachant un fabuleux trésor que seule une gigantesque tempête, se produisant tous les soixante ans, pourrait mettre à jour. Alors qu'une tempête de sable menace, les rivalités vont s'exacerber jusqu'à l'inévitable affrontement entre les factions opposées...*

On se souvient de « Détective Dee », l'avant dernier film du réalisateur Tsui Hark (voir la critique ici : <http://maisonhanteecom.blogspot.fr/2011/05/le-sherlock-holmes-chinois-chasse-le.html#more>). Celui-ci fut plutôt de bonne facture. Le souci avec le réalisateur Hong-Kongais, c'est qu'on ne sait jamais sur quoi l'on va tomber. Ses œuvres peuvent nous surprendre positivement ou nous décevoir. « Dragon Gate », qui est un Wu Xia Pian (autrement dit un film de sabre), se range malheureusement dans la deuxième catégorie. Malgré mon goût prononcé pour les Wu Xia Pian et la présence de Jet Lee, je n'adhère pas. Débauche d'effets spéciaux numérique, combats aériens et virevoltant en dépit de toute crédibilité, chorégraphies millimétrées comme du papier à musique, quelques touches de comédie...Nul doute, nous reconnaissons là, la « Tsui Hark touch ». Le problème, c'est que trop d'effets tuent l'effet ! C'est d'autant plus vrai quand ceux-ci servent à cacher une certaine pauvreté scénaristique. Disons que « Dragon Gate » ne restera pas une œuvre majeure dans le cinéma d'action, mais fera un bon divertissement TV à visionner par un dimanche pluvieux, quand on a rien d'autre à se mettre sous la dent. Tsui Hark ainsi que Jet Lee nous avaient habitué à mieux, beaucoup mieux.

### **The town of whales de Keiko Tsuruoka (En compétition)**

Synopsis : *Machi est lycéenne et pense constamment à son frère aîné qui a disparu six ans plus tôt. Persuadée que ce dernier se trouve à Tokyo, Machi et ses deux meilleurs camarades de classe, Tomohiko et Hotaru, décident de s'y rendre, avec de bien maigres indices en mains mais le cœur plein d'espoir...*

Le premier long-métrage de Keiko Tsuruoka est avant tout un travail de fin d'études. En effet, la jeune réalisatrice, les comédiens ainsi que les techniciens de « The town of whales » sont tous étudiants. Keiko Tsuruoka est à la fois à la réalisation, à la production, au montage et à l'écriture du film. Difficile d'être à la fois au four et au moulin. C'est peut-être pour toutes ces raisons que le film souffre d'un scénario décousu au goût d'inachevé, ainsi que de quelques longueurs.

### **Taboor de Vahid Vakilifar (En compétition)**

Synopsis : *Hypersensible aux ondes électromagnétiques qui l'entourent, un homme voit la température de son corps augmenter de jour en jour. Afin de se protéger, il s'est confectionné une combinaison en aluminium qu'il porte sous d'amples vêtements. Malgré son état physique, l'homme enfourche sa moto à la tombée de la nuit et rend visite à ses clients. Sa mission : désinsectiser les habitations. L'homme plonge chaque soir au cœur de la nuit, parcourant tous les recoins de cette mégapole où le temps semble arrêté, où nulle trace du tumulte de la journée ne demeure. Tout en guettant l'aube, il est confronté aux intrigues de la nuit.*

Des plans fixes d'une longueur insoutenable. Trois plans fixes sans parole et vingt-cinq minutes plus tard, n'en pouvant plus je quitte la salle et laisse le public dubitatif à la projection de ce film Iranien.

Etrangement, Taboor remporte le Lotus Air France, c'est-à-dire le prix de la critique.

### **Caught in the web de Chen Kaige (Hors compétition)**



Synopsis : *Ye Lanqiu, une jeune femme belle et brillante, apprend qu'elle est atteinte d'un cancer lymphatique à un stade avancé. Dans le bus qui la ramène à son travail, encore secouée par la nouvelle, elle ne prête pas attention au chauffeur qui lui demande de céder sa place à un vieillard. Ce moment d'incivilité est filmé grâce au téléphone portable de l'assistante d'un journaliste qui décide de mettre en ligne cette vidéo sur internet. Ye Lanqiu devient la cible d'une vaste campagne médiatique qui finit par empoisonner sa vie personnelle et professionnelle. Par le fait du hasard, elle va croiser le chemin de celui qui a fait d'elle un paria de la société.*

Touchante, sensible et drôle à la fois, cette comédie dramatique est une excellente surprise qui ne sombre jamais dans le pathos, malgré le sujet qui s'y prête plutôt facilement. Ce long-métrage composé d'une galerie de personnages attachants, est aussi et surtout une critique acerbe de la société médiatique dans laquelle on vit. Cette bête immonde sans âme et sans cœur qui ne recule devant rien pour créer le buzz et faire de l'audience, broyant parfois des vies au gré de ses envies, de ses humeurs et de son cynisme. Au-delà du drame à l'issue fatale qui se joue ici, ce film est une invitation à la réflexion concernant notre responsabilité à nourrir cette bête immonde, cette société médiatique, envers laquelle nous sommes tous complices. Un film à voir assurément.

### **Pieta de Kim Ki-duk (Hors compétition)**

Synopsis : *Abandonné à sa naissance, Kang-do est un homme seul qui n'a ni famille, ni ami. Recouvreur de dettes sans pitié et sans compassion, il menace ou mutile les personnes endettées dans un quartier destiné à être rasé. Un jour, Kang-do reçoit la visite d'une femme qu'il ne connaît pas et qui lui dit être sa mère. Pour la première fois de sa vie, le doute s'installe en lui...*

Lion d'or du meilleur film à Venise, nous avons là du grand Kim Ki-duk. Souvenez-vous du chef d'oeuvre « Printemps, été, automne, hiver...et printemps ». C'était Kim Ki-duk. Cinéaste talentueux et autodidacte, il nous délivre une fois de plus une oeuvre forte.

Il est question dans ce long-métrage de haine et de vengeance, de souffrance et de mort mais aussi de sacrifice et de rédemption. Un film horrifique qui part des ténèbres pour se diriger

vers un peu plus de lumière. Le personnage principal du film qui n'a pas une once de compassion pour son prochain, mutile pour le compte d'escrocs aux assurances des pauvres emprunteurs incapable de payer des intérêts exorbitants. Abandonné à sa naissance, solitaire et n'ayant jamais connu l'amour d'une mère, il exécute sa tâche froidement et méthodiquement. Jusqu'au jour où la brusque apparition d'une femme prétendant être sa mère, va donner un sens à sa vie et déclencher une étincelle d'amour qui va l'emmener sur le chemin de la rédemption. Mais « l'amour » peut aussi être un instrument de vengeance très cruel.

Images crues et violentes, atmosphère glauque... âmes sensibles s'abstenir !

Le réalisateur dénonce ici l'absence d'humanité du personnage central en montrant des rapports uniquement envisagés sous l'angle de l'argent. KIM Ki-duk précise : « *L'argent met inévitablement les individus à l'épreuve dans une société capitaliste. Et ceux-ci sont obsédés par le fantasme selon lequel l'argent rend tout possible. L'argent est la raison principale des incidents qui se passent aujourd'hui dans le monde (...) tout est peu à peu détruit à cause de l'argent. Le monde entier va progressivement vers le chaos, un chaos pour les nations mais aussi pour les individus. Et tout cela à cause de l'argent* »

Un long-métrage qui nous invite à repenser notre rapport à l'argent et plus globalement à revoir nos valeurs qui petit à petit se trouvent perverties par l'argent.

### **Mekong Hotel de Apichatpong Weerasethakul (Hors compétition)**

Synopsis : *Mekong Hotel est le portrait d'un hôtel situé près du Mékong au nord-est de la Thaïlande. Le fleuve marque la frontière entre la Thaïlande et le Laos. Dans les chambres et sur les terrasses, le réalisateur Apichatpong Weerasethakul et son équipe font une répétition d'un film intitulé Ecstasy Garden que ce dernier a écrit il y a des années.*

Un instantané, une fenêtre ouverte sur le Mekong qui invite à la contemplation, des plans fixes à n'en plus finir - dont un sur la rivière Mekong qui dure au moins dix minutes – une mélodie douce et lancinante à la guitare sèche, qui habite le film du début à la fin et qui invite à une torpeur inévitable... A un moment donné et au détour d'une conversation entre deux acteurs, il est bien question d'un « Pob », c'est-à-dire d'un fantôme thaïlandais féminin, mais c'est tout ! Que dire de plus à propos de ce film sinon que la moitié de la salle a quitté la projection et que l'autre moitié s'est endormie ? Rien de plus à ajouter...

**Palmarès :**

Le lotus du meilleur film - grand prix |

I.d. de kamal k.m. (inde)

Le lotus du jury - le prix du jury ex-aequo |

Four stations de boonsong nakphoo (thaïlande)

& Mai Ratima de yoo ji-tae (corée du sud)

Le lotus air france - prix de la critique |

Taboor de vahid vaklifar (iran)

Remis pour la première fois cette année

Le prix du public de la ville de deauville |

Apparition de vincent sandoval (philippines)